Paradoxes de notre époque

Autor(en): **Faillettaz, Emmanuel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **19 (1961)**

Heft 3

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-135336

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Paradoxes de notre époque[1]

par Emmanuel Faillettaz
administrateur-délégué de la Foire de Lausanne

Sommes-nous à un tournant de l'histoire?

Quand bien même j'ai appris à lire tardivement, cela représente déjà un certain nombre d'années durant lesquelles j'ai souvent vu évoquer, à propos de tel ou tel événement, l'image d'un « tournant » de l'histoire! Certes, quelques-uns d'entre eux, sur le plan politique ou économique, semblaient, parfois, justifier cette prophétie. La signature d'éminents écrivains, de célèbres journalistes qui formulaient ces propos paraissait leur donner du crédit. Tel fut le cas en 1914 et en 1939, années de sinistre mémoire; tel fut également le cas, en 1927, après la première traversée de l'océan par Lindbergh, ou en 1929, lors de la grande crise américaine.

Incontestablement ces événements furent importants, mais les déductions que l'on en tirait étaient-elles fondées ? Avec le recul, malgré les profonds bouleversements qui en découlèrent, il est permis d'en douter. Je ne peux m'empêcher de le reconnaître, je n'ai, quant à moi, jamais rien vu « tourner »!

Sans doute, des millions d'êtres humains ont-ils été exterminés par les deux effroyables guerres de ce siècle. Mais toutes proportions gardées, furent-elles bien différentes des guerres puniques, de la Guerre de cent-ans, de la Guerre russo-japonaise ou des campagnes napoléoniennes ? Sans doute y a-t-il eu, au cours de ce siècle, après la découverte du radium, la pénicilline, la mise au point du microscope électronique et la bombe H! Mais ces inventions de l'homme moderne représentent-elles dans l'histoire de l'humanité un plus grand pas franchi que ne le fut jadis le triomphe de Pasteur sur la rage, le premier télescope de Newton, les ligatures d'Ambroise Paré ou l'invention de la poudre à canon ?

A moins que tous ces événements ne constituent autant de « tournants » successifs que prend l'humanité dans son cheminement à travers les siècles, il faut bien reconnaître alors qu'elle n'a cessé de les prendre à une cadence vertigineuse, ce qui déflore et vide de son sens profond l'image même que l'on prétend exprimer.

Tandis qu'aujourd'hui, l'homme tourne vraiment autour de notre planète! Gagarine, puis Shephard se sont affranchis de l'attraction terrestre. Cet exploit de nos savants et de nos techniciens contemporains serait-il, lui, enfin, le signe d'un véritable « tournant »...

---

[1] Conférence prononcée à l'Aula de l'Université, le vendredi 23 juin 1961, à l'occasion du *Cinquantenaire de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de l'Université de Lausanne.*

Comme le furent jadis, pour l'humanité, l'invention de la roue ou de l'imprimerie, les évolutions de nos astronautes dans le cosmos sont-elles le prélude à une ère nouvelle, encore indéfinissable, aux possibilités immenses ? On peut raisonnablement le supposer et partant considérer que, cette fois-ci, l'image du « tournant » n'a plus rien d'exagéré.

En faut-il trouver un indice, en opposant le jugement de deux écrivains contemporains ? Encore dubitatif, Jules Romains s'exprimait ainsi, avant, il est vrai, le fameux vol de Gagarine : « Il est prématuré de porter un jugement sur des tentatives toutes récentes qui ont été faites en vue de projeter, à une faible distance de la terre, ce que les hommes appellent des satellites artificiels ; il est exact que plusieurs de ces petits objets sont parvenus à circuler assez longtemps autour de la planète, vers les confins de l'atmosphère terrestre... »

Alexandre Arnoux, en revanche, au lendemain du 12 avril, s'exclamait, enthousiaste : « C'est une date, une des plus mémorables sans doute de toutes celles de l'histoire de l'humanité... Aucun autre exemple ne montrerait mieux la prodigieuse accélération de l'invention qui caractérise notre époque. J'ai le sentiment, dit-il, qu'entre le Néolithique, ère de l'amorce des techniques, et nous s'étend une longue somnolence dont la machine à vapeur et le moteur à explosion marquent le réveil, réveil et puissance qui atteignent aujourd'hui un maximum d'activité et d'éclat, qui ouvrent d'immenses perspectives. L'exploit collectif dont Youri Gagarine est le héros représentatif, balise magnifiquement un des sommets de la courbe si brusquement ascensionnelle. »

En tout état de cause, l'événement est là qui nous laisse confondus par la somme des déductions qu'il justifie, des perspectives qui s'en dégagent, des espoirs qu'il autorise. Et nous en sommes les témoins un peu désorientés, un peu affolés, mi-sceptiques, mi-confiants devant cette révolution naissante.

Nous étions accoutumés à évaluer les distances par mètres ou par kilomètres et notre esprit appréciait aussitôt l'échelle des mesures énoncées. Mais voici que l'on nous parle de « mach », de temps théorique uniforme, d'années-lumière, et notre intelligence moyenne ne peut plus établir de rapports valables. Elle est déroutée.

Il est vrai que, depuis peu, dans l'infiniment petit, on nous parlait d'atomes et non plus de molécules, puis de neutrons et de protons, les électroniciens ayant eux aussi déjà bousculé quelque peu notre traditionnelle échelle de mesure.

Quoi qu'il en soit, il nous faut prendre conscience que quelque chose se passe autour de nous et peut-être en nous, dont les profondes conséquences pourraient bien correspondre à l'une de ces grandes secousses qui traversent l'histoire de l'humanité quand celle-ci passe d'une civilisation à une autre. L'un des plus éminents savants de notre époque, Jean Rostand, ne craint pas de prendre à cet égard une position d'autant plus courageuse qu'il est lui-même à l'origine d'expériences stupéfiantes et des énormes progrès de la biologie : « En dehors de la complicité qu'elle prête aux passions meurtrières, la science, par elle-même, dit-il, a de quoi nous épouvanter. Quand on voit l'homme manier de si terribles énergies, encore toutes fourrées d'inconnu, quand on le voit qui se dispose à modifier le relief terrestre, à perturber l'équilibre des mers, voire à taquiner le vieux système solaire, comment ne pas douter si, un jour, trop

confiant en l'infaillibilité de ses machines électroniques, ou méconnaissant le jeu d'une cause insoupçonnée, il ne commettra pas l'erreur gigantesque dont il ne s'avisera que trop tard pour en corriger les effets ? »

Un problème est ainsi posé face aux phénomènes de l'époque. Lors de l'invention de la machine à vapeur ou du moteur à explosion, par exemple, tous les hommes capables de raisonner pouvaient en comprendre le fonctionnement et percevoir les bouleversements sociaux que leur application déterminerait. Aujourd'hui, la situation est totalement différente. La nature des explorations dans le cosmos est telle, les engins utilisés si complexes qu'ils dépassent l'entendement de l'homme moyen ou, plus exactement, l'intelligence de tout être non spécialisé : seuls d'authentiques savants sont désormais en mesure d'apprécier valablement la portée de leurs propres inventions, d'en tirer des déductions utiles. Or, je ne crois pas que de tels cerveaux soient très nombreux sur la surface du globe.

Grandeur de notre époque

L'épopée que nous vivons n'en est que plus passionnante. Quelle prodigieuse époque que la nôtre! Quelle phénoménale évolution du monde en un minimum de temps! Quel bouleversement des principes et des concepts sur la base desquels l'homme vivait jusqu'ici!

Nos grands-parents s'éclairaient encore à la faible lumière de la lampe à pétrole ou du gaz. Leurs pères cheminaient lentement sur notre terre à la cadence d'un attelage de bœufs ou de chevaux. Il y a de cela un siècle à peine, ils parcouraient les mers uniquement à la faveur capricieuse des vents. Leur monde perceptible se limitait aux étroites dimensions du paysage environnant et du chant de la nature.

Mais aujourd'hui! L'homme va plus vite que le son. Le train, l'auto, l'avion ont successivement brisé pour lui toutes les frontières du monde. Il fouille le sol de notre terre sans difficulté. Il transperce les murailles des montagnes. Il navigue avec aisance dans les profondeurs mêmes des océans. Il communique à distance par le son et l'image. Il met en conserve sa nourriture matérielle, artistique ou spirituelle. Il dispose d'ordinateurs électroniques capables d'effectuer des milliards d'opérations par jour. Il domine des énergies inouïes. Son génie créateur, enfin, le met en contact avec d'autres planètes...

Et tout cela, l'homme l'a inventé dans le très court laps de temps d'un demi-siècle! Il n'y a plus de doute: notre époque se caractérise par une accélération généralisée. Accélération des techniques, accélération du rythme de la vie, accélération de l'histoire, accélération du décalage entre les possibilités de la technique et l'état réel des sociétés, accélération, enfin, du déséquilibre entre l'humanisme classique et ce que l'éminent théologien Karl Barth définit excellemment « un nouvel humanisme qu'il reste à découvrir ».

Pour nous, qui vivons cette prodigieuse aventure, quelle merveilleuse épopée cela devrait être en vérité! Et pourtant, quelle paradoxale époque que la nôtre!

Il m'en souvient, lorsque, dans mon jeune âge, j'entendis mon maître d'histoire nous parler de Néron et des supplices des premiers chrétiens; il n'avait pas de termes assez violents, de métaphores assez vigoureuses pour flétrir les extravagances du despote et les atrocités vengeresses des persécuteurs. Dans ma candeur enfantine, j'avais du mal à m'imaginer que de tels êtres pussent avoir existé. Le voile qui planait en quelque manière sur une période aussi lointaine atténuait dans ma conscience l'effet de son récit. Tout cela me paraissait singulièrement « abstrait », si je puis m'exprimer ainsi.

Le temps a passé. Dans ma conscience d'homme, je revis ce récit et je le replace dans son véritable contexte historique d'une simple époque de l'histoire de l'humanité, d'une époque comme elle en compte d'autres, comme elle comptera désormais la nôtre tout aussi bien.

Et n'est-ce point là déjà un premier paradoxe du temps que nous vivons, de cette époque techniquement si merveilleuse où, pourtant, dans un pays prétendument civilisé, en République dominicaine, nous venons de voir un tyran moderne assassiné par ceux qu'il opprimait depuis trente ans bientôt, un dictateur dont on apprend que le fils favori avait été fait colonel par son père à l'âge de trois ans et qui, plus tard, dilapida en une année une somme supérieure à l'aide américaine accordée à son pays, la bagatelle de 1,3 million de dollars! L'on croit rêver, et la Rome décadente que je voyais si lointaine, m'apparaît tout à coup infiniment plus proche que je ne l'imaginais.

Mais j'ai parlé aussi des premiers chrétiens et vous me voyez venir. Est-il besoin que j'insiste? Le procès Eichmann est trop actuel pour qu'il soit nécessaire de faire un long rapprochement. Jadis, des milliers de chrétiens torturés ou jetés en pâture aux bêtes fauves. Hier, à nos côtés, six millions de juifs scientifiquement exterminés dans des chambres à gaz! Seuls les moyens différencient les époques. Et la technicité dont disposait Hitler prend ici le sens atroce qui peut être aussi le sien.

* * *

Toutes les guerres, nous le savons, engendrent la barbarie. Mais il est des problèmes qui donnent à réfléchir au-delà des cataclysmes déchaînés par les hommes.

Or, il en est un qui se pose à nous avec une acuité probablement inconnue jusqu'ici. En dépit des possibilités extraordinaires qui sont les nôtres, j'entends celles des pays économiquement évolués, n'est-il pas singulièrement affligeant de constater que deux tiers des habitants du globe sont aujourd'hui partiellement ou totalement sous-alimentés tandis qu'un tiers vit pratiquement dans l'aisance. On l'a dit et répété, c'est là un des problèmes les plus graves qui se soit jamais présenté à la conscience des hommes à l'heure où, comme le souligne J. Robert Oppenheim, « pour la première fois dans l'histoire, la science peut nous fournir le moyen de supprimer la faim sur toute la terre ». Certes, il n'est pas facile à résoudre, ce problème, compte tenu des impératifs politiques qui, hélas, interviennent dans le débat; quoi qu'il en soit, le fait

même qu'il se pose à une époque comme la nôtre, constitue contre elle et contre nous un témoignage accablant, qui devrait nous remplir d'humilité devant notre extrême lenteur sinon notre incapacité à lui trouver sa solution. Si mon propos n'est d'évoquer ici ce problème que pour souligner l'un des paradoxes de notre époque, il ne demeure pas moins que l'on peut raisonnablement se demander quel est le but et le sens de tant de progrès techniques spectaculaires si, finalement, le bien-être de l'humanité n'y trouve son compte ni sur le plan matériel ni sur le plan spirituel. Et pourtant, comme l'a dit un éminent disciple d'Einstein, « la pauvreté a toujours été une triste chose; ses formes extrêmes sont terribles. De nos jours, elle est un crime ».

Elle en est un, d'autant plus que l'on connaît les sommes fabuleuses investies par l'URSS et les Etats-Unis d'Amérique dans leur compétition en faveur d'une hégémonie scientifique, compétition qui, pour la seule année 1961, suppose des dépenses accumulées de quelque 100 milliards de francs suisses![1] Dès lors que l'on s'enhardit à établir de telles comparaisons, que dire enfin du crime contre l'humanité que représentent tant de camps de réfugiés qui subsistent de nos jours et dont on sait que la très modeste somme de 150.000 francs suisses suffit à lever pratiquement une unité.

* * *

Il y a un an à peine, le mouvement œcuménique européen réunissait à Lausanne près de deux mille jeunes gens et jeunes filles de vingt-cinq pays différents. Mêlant leurs accents en toutes langues, leurs costumes bariolés et parfois leurs couleurs différentes, ils composaient un pittoresque rassemblement auquel un point commun donnait un accent émouvant: leur ferveur religieuse. A l'occasion de leur rencontre, une petite exposition faisait état de statistiques pleines d'intérêt, mais singulièrement inquiétantes.

Si les quatre religions du monde chrétien, la catholique romaine, l'orthodoxe, la protestante et l'anglicane, ont pratiquement doublé leurs effectifs en l'espace d'un siècle, en revanche, dans le même laps de temps, la population de la terre s'est accrue dans une proportion nettement plus considérable. Aussi, chaque année qui passe, au lieu de combler l'écart, l'accentue avec une régularité constante.

Simultanément, un certain désarroi des esprits multiplie les évasions de chrétiens déçus vers des sectes toujours plus nombreuses, si bien que dans ce siècle où l'événement religieux le plus important est incontestablement la marche vers l'unité des Eglises chrétiennes, jamais le monde n'en a connu autant. Il suffit de savoir que dans un petit pays comme le nôtre on en dénombre plus de cent-cinquante dont le mérite essentiel est de porter des noms étranges, dignes des Acéphales, des Boulgres, des Cathares, des Ensavatés, des Mennonites, des Molokans ou des Patarènes, sectes jadis illustres mais dont certaines conservent de nos jours encore de fervents adeptes.

* * *

[1] En 1960, les dépenses américaines pour la recherche scientifique ont atteint 12 milliards de dollars, soit plus de 50 milliards de francs suisses.

En notre époque techniquement toute puissante, où l'homme déjà ne travaille plus que cinq jours par semaine, où tout devrait concourir à faire de lui un homme détendu, heureux de vivre, optimiste, jamais, de l'aveu même des psychologues les plus autorisés, jamais le monde n'a compté autant non seulement de déséquilibrés, mais surtout d'individus mécontents, instables ou blasés.

En dépit des efforts louables de nos architectes pour créer des usines vertes ou des cités radieuses, l'homme, dans ces grandes entités de travail ou de logement, se dépersonnalise de plus en plus. A tel point même, que l'on pourrait rapprocher ce phénomène consécutif au passage, indiscutable, de l'individu à la collectivité dans un mouvement que certains n'hésitent pas à dénommer « massification », des affolantes expériences de l'illustre Jean Rostand et des réflexions amères qu'il en tire lui-même: « Pour ma part, j'ai maintes fois évoqué, avec une sorte d'horreur, ce monde futur, dominé par la biologie et la chimie; ce monde où l'on influera sur les destinées individuelles, où l'on fabriquera des enfants calculés sur mesure, où l'on provoquera, à volonté, telle pensée, telle émotion, telle croyance, où l'on transférera des souvenirs d'un cerveau dans un autre, où il n'y aura plus ni fatigue, ni émotion, ni chagrin, où tout sera artificiel, beauté, vertu, génie, où l'on composera, par les lois de la cybernétique, des chefs-d'œuvre de synthèse. »

Je sais combien ce problème est controversé, combien certains s'insurgent contre cette interprétation qu'ils estiment exagérément pessimiste. D'aucuns vont jusqu'à nier le mal; d'autres le reconnaissent et pensent qu'on peut y remédier. Avec ces derniers, pour en revenir aux usines vertes et aux cités radieuses, je crois à une solution possible de ce problème du bien-être de l'homme moderne, d'un juste équilibre entre son travail et ses loisirs, d'un retour à plus de joie dans « l'homme social » de demain. Mais ce ne sont point seulement les efforts des architectes, des industriels, des sociologues qui nous y conduiront si, du même coup, l'homme lui-même ne précise pas son attitude devant la vie, en attachant à ses droits à l'existence la morale du devoir, en prenant garde à ce que son désir, au demeurant fort légitime, de confort matériel n'atrophie un besoin d'enrichissement spirituel que l'on voudrait plus impérieux.

* * *

L'une des caractéristiques de notre époque réside incontestablement dans les progrès réalisés par l'information. Grâce aux moyens techniques perfectionnés dont on dispose aujourd'hui, la rapidité de la diffusion d'une nouvelle par la presse, la radio ou la télévision d'un point quelconque à un autre de la terre, en ont en quelque sorte réduit les dimensions dans une proportion considérable. A cette échelle, il semble que l'information devrait disposer tous les jours d'un lot d'événements suffisamment importants pour que le lecteur d'un journal n'ait plus besoin d'être appâté par une « manchette » plus ou moins tendancieuse.

Mais c'est l'inverse qui se produit. Plus les moyens techniques de l'information se perfectionnent — et par conséquent plus ses possibilités se multiplient — plus celle-ci cède à la spéculation presque inévitable qu'entraînent l'événement sensation-

nel et l'inédit. Je dis « presque inévitable », puisque le jeu de la concurrence intervient ici pour rendre quasiment illusoire toute autre méthode.

Quoi qu'il en soit, si l'on peut s'émerveiller de trouver dans son journal du soir un « bélino » sur un événement qui s'est déroulé le matin même à cinq ou dix mille kilomètres, si l'on peut se féliciter de n'avoir qu'à tourner chez soi un bouton pour qu'apparaissent sur un écran lumineux la gracieuse image de la reine d'Angleterre en costume d'apparat à l'intérieur de l'Abbaye de Westminster, ou le corps tendu dans l'effort du champion olympique Zatopek ou encore, les silhouettes un peu contradictoires des deux Grands de ce monde dans une conversation plus ou moins animée, si tout cela est à notre portée jour après jour, quel formidable progrès sur le passé, et pourtant quelle menace constante pour chacun de nous si l'absence de liberté, l'orientation à sens unique, la propagande politique s'emparent de l'information, ainsi qu'on a trop souvent encore l'occasion de le déplorer.

Presse libre — presse dirigée — on n'a pas fini de confronter ces deux théories dans notre monde moderne où, par un singulier contraste, ceux qui se prétendent à la pointe du progrès social sont ceux-là mêmes qui s'écartent le plus de la liberté d'opinion, en d'autres termes, de la liberté de l'individu.

* * *

En cette étrange, en cette irraisonnable époque que nous vivons, que penser aussi des beaux-arts, des lettres, du cinéma, de la musique ?

L'avenir seul portera un jugement sûr et dira si les extravagantes spéculations d'un Salvador Dahli, les recherches d'un Robbe-Grillet, inventeur de ce « nouveau roman » qui se voudrait sans personnages et sans dialogue, touchent au génie, ou, encore, si les formes de Brigitte Bardot, prenant la valeur d'un canon moderne idéal, conféreront ainsi à ses films l'authenticité d'un témoignage immortel, ou, enfin, si la musique expérimentale d'un Pierre Boulez préfigure la seule extatique évasion des hommes de demain.

Pour séparer le grain de l'ivraie dans ce domaine, il faut sans doute s'y engager avec précaution. Toutes les grandes époques ont plus ou moins connu des phénomènes de ce genre où le génie de l'homme dans ses tâtonnements congénitaux s'exprimait avec des écarts spectaculaires.

Au reste, qu'importent ces extravagantes élucubrations de l'homme qui se cherche ! Ce qui compte en définitive, c'est le sens que l'on donne au rôle de l'artiste dans la société, la signification que l'on attache à son message. Or, hélas, ici encore il faut bien convenir que nous avons sujet de nous inquiéter de voir l'art trop souvent dominé par des préoccupations qui n'ont aucun rapport avec lui. Il suffit de se rappeler l'interdiction faite à un Pasternak d'accepter le Prix Nobel qui venait de lui être décerné ou, dans le sens contraire, celle qui vient d'être exercée, dans notre propre pays, à Zurich, aux dépens du violoniste David Oïstrach. Ni l'un, ni l'autre de ces exemples pris entre beaucoup d'autres ne sont à l'honneur de notre civilisation contemporaine.

* * *

Le sport lui-même, que le baron de Coubertin souhaitait élever au niveau des grands jeux antiques propres à exalter les vertus de l'homme et à fortifier l'amitié entre les peuples, n'échappe guère à ces travers ou à des excès analogues.

Aux dieux du stade, authentiques et méritoires champions que les performances désintéressées élèvent pour un certain temps au pinacle, se substituent souvent de véritables esclaves à la solde d'une entreprise commerciale ou, ce qui est plus grave encore, de l'Etat.

Je n'entends pas condamner sans autre, unilatéralement, le professionnalisme par rapport à l'amateurisme. Je sais bien que des nuances s'imposent, notamment quand le sport sert de prétexte au divertissement de la société. Et s'il plaît à un club de football fortuné de débourser 2.800.000 francs suisses — dont l'intéressé ne touche d'ailleurs qu'une partie — pour s'assurer le concours d'un prestigieux joueur, cela me paraît moins grave en vérité que les résultats truqués auxquels on assiste parfois, l'achat de complaisance ou l'abandon en pleine compétition, sous un prétexte fallacieux, quand le prestige de l'homme ou de la nation pourrait être mis en cause.

L'on ne saurait évoquer les sports sans réserver quelques mots à la critique sportive. Ce langage nouveau et combien singulier dont nous nous nourrissons de plus en plus en raison même de la place qui lui est faite dans la presse et à la radio, est lui aussi bien caractéristique de notre époque. S'il faut s'en accommoder, du moins peut-on s'alarmer de l'influence qu'il est de nature à exercer, à la longue, sur des esprits incapables d'en mesurer souvent l'incohérence, la prétention ou la stupidité.

* * *

Je voudrais, comme dernier exemple des paradoxes de notre époque, m'attacher à quelques réflexions sur notre superorganisation et le pédantisme fonctionnel.

Quel merveilleux équilibre devrait résulter, en théorie, de cette répartition des travailleurs en trois secteurs: le primaire (l'agriculture), le secondaire (l'industrie), le tertiaire (les autres activités professionnelles). Il y a là de quoi contenter tout notre esprit de logique rationnelle.

Mais, au fait et au prendre, il n'y a pas de jour où, vous comme moi, nous ne soyons victimes de notre superorganisation et du pédantisme fonctionnel, qui, avec l'étrange prétention des experts, contaminent notre société moderne. La bureaucratie étend ses tentacules paralysants toujours plus profondément. Son pouvoir inquisiteur s'exerce à nos dépens sans cesse davantage. On a calculé que, déjà, dans certains pays ultra-policés, il faut deux fonctionnaires pour contrôler un citoyen prétendument libre. Indéniablement et partout de plus en plus, la toute-puissance de l'administration, avec ses lenteurs et ses paperasseries, exerce son emprise sur la société moderne. Les immenses services qu'elle est censée rendre à la collectivité en sont ainsi — par ses propres excès — singulièrement affaiblis, atténués, amoindris. Dans le mécanisme complexe de l'activité productive d'un pays, elle devrait être la courroie d'entraînement de tous les rouages; hélas! elle n'en est aujourd'hui trop souvent que le frein.

Laissons-là ces réflexions moroses pour passer à un mal plus redoutable, à mon avis, et bien moins connu: le pédantisme fonctionnel. Voilà bien, je crois, ce qui constitue une maladie propre à notre époque. Le moindre mal n'est pas non plus, dans cet ordre d'idées, certaine malhonnêteté de l'esprit qui n'hésite pas à vendre très cher des mots ou des termes nouveaux, fabriqués de toutes pièces pour affubler d'inédit et de modernisme certaines vieilles méthodes dont l'efficacité a été prouvée de tout temps. De plus, à force de vouloir fabriquer des spécialistes en toute chose, à force de tirer des plans ingénieux visant à l'organisation idéale de la société moderne, voici que celle-ci est menacée de paralysie par les conséquences mêmes d'un schématisme trop rigoureux. Le spécialiste, dans son imagination subtile, oublie qu'il n'a que des hommes pour appliquer ses savantes élucubrations, et que s'il est relativement aisé d'ajuster un schéma, de calculer mathématiquement des pourcents d'hommes, il est beaucoup plus malaisé d'ajuster l'homme à ces fractions. Et c'est ainsi que de plus en plus, investi de pouvoirs déterminés, de prérogatives bien définies, de fonctions rigoureusement prescrites, le théoricien cède au pédantisme fonctionnel, incapable d'aller au-delà de la tâche qui lui est assignée ou réfractaire à toute intervention qui ne rentre pas dans sa spécialité. Allons-nous rejoindre, dans la société future, les théories du « nouveau roman », quand les personnages ne seront plus que des entités, quand le dialogue ne sera plus possible dans un monde de surexperts ?

Dans sa course à la spécialisation, la société moderne ne doit pas oublier que seule la culture permet d'établir des rapports valables de donner de justes proportions, et j'en veux pour exemple bien simple qu'avant de se spécialiser en chirurgie, on fait sa médecine générale.

* * *

Du rôle essentiel des économistes qualifiés dans la société moderne

D'un Institut international des sciences économiques, sociales et politiques

A vouloir trop insister, nous disait jadis un maître, on affaiblit sa démonstration. Je mesure combien ces réflexions peuvent paraître désabusées.

En choisissant ces quelques exemples dont chacun eût mérité d'être au contraire développé pour mieux caractériser les paradoxes de notre époque, je n'ai d'autre dessein que de mieux justifier les déductions que j'en voudrais tirer.

Nous sommes dans le siècle de la technique. D'éminentes personnalités ont récemment lancé un cri d'alarme dans notre pays pour dénoncer le retard qu'il avait par rapport à d'autres, singulièrement sur le plan scientifique, dans la formation de cadres aptes à dominer les problèmes qui se posent déjà et se poseront toujours davantage, dans la formation aussi d'une main-d'œuvre spécialisée. On a relevé l'insuffisance des crédits à disposition de nos universités et de nos écoles professionnelles. On a mis en évidence ce qui se fait ailleurs dans le domaine de la recherche appliquée. Et chaque fois, la presse a généreusement fait écho à ces sages propos.

La Suisse ne saurait demeurer en retard trop longtemps sans compromettre son avenir. J'applaudis à mon tour à ces appels.

Nous sommes dans le siècle de la technique, certes, et nous avons à en tirer les leçons qui s'imposent.

Quelle que soit l'urgence, la gravité, même, de ce problème, j'estime, quant à moi, qu'il ne doit pas nous en faire oublier un autre, également important, également impérieux et d'ailleurs en liaison étroite avec le premier.

Le monde de demain requerra plus encore que par le passé des hommes capables de digérer, si je puis m'exprimer ainsi, d'assimiler, puis de contrôler efficacement, d'appliquer judicieusement, de faire fructifier enfin les propositions, les inventions sans cesse renouvelées des savants, des ingénieurs et des techniciens.

Ces hommes se recruteront nécessairement pour la plupart dans l'élite intellectuelle du pays, formée dans toutes les facultés de nos écoles spécialisées et de nos universités.

Sans minimiser l'importance des avocats, des médecins, des licenciés en lettres ou en théologie, dont l'activité sur le plan social, intellectuel et moral sera elle aussi toujours plus nécessaire, je pense, cependant, qu'un rôle prépondérant sera dévolu, dans la société future, à l'économiste qualifié, non pas tant le théoricien, mais l'homme « pratique », le chef d'entreprise, le responsable d'un département, d'un secteur, le syndicaliste, chargé précisément de digérer, pour reprendre mon expression de tout à l'heure, l'application rationnelle des progrès techniques et scientifiques. Et par économistes qualifiés, j'entends des hommes nantis d'une formation aussi complète que possible, qui va de la sociologie, de l'économie politique aux branches commerciales pratiques, qui ne néglige ni la connaissance des langues modernes ni la valeur de certains éléments juridiques fondamentaux ou de l'histoire des doctrines économiques, source de comparaisons et de déductions toujours fructueuses.

En d'autres termes, je crois au rôle fondamental d'hommes formés à une école tout ensemble plus complète et plus souple que la nôtre dont l'enseignement pratique s'accompagne d'une indispensable culture générale qui, seule, leur permettra d'apprécier les problèmes qu'ils auront à résoudre avec l'autorité et la largeur de vues nécessaires.

Au moment où une certaine réforme de l'enseignement est à l'ordre du jour, non seulement chez nous mais ailleurs, le cas particulier de l'Ecole des H.E.C. dont nous fêtons ces jours le jubilé, mérite autant que d'autres notre sollicitude, notre attention. Je sais combien nos hautes autorités en sont conscientes et s'en préoccupent.

Il y a cinquante ans, l'idée même d'une école des hautes études commerciales inspirait encore à de nombreux professeurs des facultés traditionnelles de notre Université, une attitude réservée qui touchait parfois au mépris. Aujourd'hui, plus personne ne saurait contester sa raison d'être. Elle a conquis son droit de cité au sein de l'Alma Mater.

Pour toutes les raisons que j'ai essayé d'exposer, je souhaite, pour ma part, que l'on saisisse l'occasion d'une réforme de structure qui s'impose, pour franchir un pas de plus, pour hisser demain notre Ecole au niveau d'une faculté indépendante ou,

mieux encore, d'un Institut international des sciences économiques, auxquelles je verrais même s'ajouter les sciences sociales et politiques. Alors seulement elle aura pleinement mérité ses titres de noblesse.

Je sais que ces idées, déjà esquissées en d'autres occasions, sont loin d'être partagées par chacun. Mais je sais aussi — et cela ne peut que renforcer ma propre conviction — qu'une évolution de notre Ecole dans ce sens est souhaitée par d'éminentes personnalités du monde du commerce et de l'industrie, toutes pleinement conscientes du prestige que notre Université tout entière pourrait en tirer, grâce aux services mieux appropriés qu'elle pourrait ainsi rendre à la société de demain.

Ce qui a été dit, avec pertinence, ces derniers temps, de la nécessité de former des techniciens, des ingénieurs, des hommes de science à la mesure d'une société en pleine révolution, l'on me permettra de l'étendre à ce complément indispensable d'hommes capables d'inspirer et de dominer l'économie nouvelle qui en résultera.

Les savants vont, si je puis dire, à un train d'enfer; les techniciens aussi. La population du globe s'accroît constamment, sans que les biens de consommation et les moyens de production suivent toujours une progression parallèle, ce qui redonne une certaine actualité aux vieilles théories malthusiennes. Les groupes de pression, inconnus hier, exercent une influence toujours plus grande. Les conditions sociales évoluent à une cadence sans cesse plus rapide.

Ce sont là autant d'éléments qui posent aux économistes qualifiés des problèmes plus complexes, plus délicats que par le passé. Le seul exemple de la Chine, en dépit des efforts gigantesques qu'elle accomplit, en est une éclatante démonstration.

* * *

En partant de quelques paradoxes de notre époque, en soulignant combien certains d'entre eux parmi les plus importants, quand on y regarde de près, découlent en grande partie de facteurs économiques, en vous laissant pressentir les fléaux qui pourraient en résulter s'ils venaient à s'aggraver, j'espère avoir démontré que le problème de la formation des élèves d'une école comme la nôtre est au moins aussi important que celui de nos futurs ingénieurs et techniciens.

Pour moi, il n'y aura de salut dans le monde de demain que si les trois rouages essentiels du mécanisme qui l'entraînera, la politique, la science et l'économie fonctionnent dans un constant équilibre de leurs forces respectives. Toute accélération de l'un ou de l'autre de ces rouages pourrait engendrer une détérioration grave de l'appareil, c'est-à-dire un déséquilibre des masses et des valeurs en cause. Tout emballement entraînerait inéluctablement sa rupture, avec les dramatiques conséquences que l'on peut aisément imaginer.

Les politiques, les hommes de science et les économistes plus que jamais se doivent de collaborer dans le meilleur esprit pour le seul bien-être de l'humanité. En définitive, il n'y aura d'existence possible et convenable que si les économistes ne se laissent pas dominer par les ambitions des premiers ou la démesure des seconds.

Cette lourde responsabilité, ce sont les jeunes d'aujourd'hui qui l'endosseront. C'est donc à nos étudiants que mon dernier mot s'adresse plus particulièrement.

Vous avez une merveilleuse mission à remplir à notre époque où les grandes découvertes et tous les éléments positifs du siècle vous font mieux armés que vos devanciers pour accomplir votre tâche. Soyez-en conscients dès maintenant. Le bagage que vous amasserez ne sera jamais trop riche pour faire face aux grands problèmes que vous aurez à résoudre.

L'avenir vers lequel vous vous engagez sera finalement, en grande partie, celui-là même que vous façonnerez.

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des Hautes Etudes Commerciales

L'Université admet à son Ecole des Hautes Etudes Commerciales les porteurs de la maturité commerciale, d'un baccalauréat ou d'un autre certificat de maturité.

La durée des études est de six semestres.

A la suite des épreuves réglementaires, l'Université confère la licence ou le doctorat:

a) ès sciences commerciales et économiques
b) ès sciences commerciales et actuarielles

* * *

Renseignements au Secrétariat de l'Ecole, place de la Cathédrale 5, Lausanne